

XYZ. La revue de la nouvelle

Les sangsues

Danielle Charest



Number 56, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4462ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charest, D. (1998). Les sangsues. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (56), 57–66.

Les sangsues

Danielle Charest

Pourtant la salle n'est pas très grande. Pourtant ce n'est pas encore tout à fait la saison des rhumes, des pieds gelés et des mains ou des lèvres gercées. C'est peut-être alors parce qu'il n'y a pas de fenêtre à ses côtés. Elle étouffe, toujours est-il qu'elle étouffe et frissonne devant son café qui refroidit et son sandwich au tiers mangé. Elle tend une main tremblante vers son verre d'eau, la même main qui un instant plus tôt tentait d'apaiser son front moite de fièvre. Pourtant la salle est petite et la chaleur de midi glisse de la vitrine jusqu'à elle.

Tout à l'heure elle était seule, elle ne se demandait pas — comme elle le fait maintenant — où porter ses yeux. Elle lisait son journal, elle soulignait des paragraphes, triturait des idées, buvait son café, laissait son sandwich de côté, reprenait ses pensées. Maintenant, elle n'arrive plus à déchiffrer les lettres indisciplinées qui sautillent devant elle. Ce n'est pas un problème de vision, elle a des lunettes et elles sont sur son nez. Elle les a achetées il y a une semaine. L'ophtalmiste ne s'est pas trompé, ce sont exactement les lunettes qui lui conviennent. La sueur descend jusqu'à son nez, les lunettes dérapent. Elle pose le verre d'eau d'un geste gauche qui fait cogner le fond du verre sur la table.

Mais il y a tous ces gens qui sont rentrés un par un, à chacun sa table, le plus près possible de la devanture vitrée. Or, la devanture longe le même mur que la porte. Les toilettes aussi. Et elle voudrait partir. Il faudrait qu'elle traverse la salle, qu'elle passe près d'eux, ces gens arrivés après elle, qu'elle se faufile entre leurs tables jusqu'à la sortie. Et encore, il faudrait d'abord qu'elle prenne son addition, qu'elle marche jusqu'à la caisse et paie. Qu'elle attende la monnaie et qu'ensuite elle revienne déposer le

pourboire sur ce qui était sa table. Ce serait trop, trop de pas vacillants. À moins qu'elle ne laisse le pourboire sur le comptoir. Il faudrait d'abord qu'elle calme ses mains et sa tête échevelée à force d'avoir été balayée par ses doigts fébriles.

Pourtant, le café semblait anodin. La musique — pas trop forte — lui convenait. Alors elle est entrée. Elle aime essayer de nouveaux endroits, dans d'autres coins de la ville. Elle descend de la banlieue, suit une ligne de métro, choisit au hasard la station où elle va sortir, renifle le quartier et se laisse aller à l'inspiration du moment. C'est son aventure du samedi. Aujourd'hui, c'est mardi. Elle ne connaît pas les atmosphères du mardi, seulement celles de la fin de semaine. Mais elle en avait assez des familles et des groupes des lendemains de veille aux traits tirés. Alors cette semaine, puisqu'elle avait droit à un congé grâce à ses heures supplémentaires, elle a choisi un mardi. Elle s'est réveillée tôt, a tourné et tourné entre ses doigts sa longue liberté ; elle l'a palpée jusqu'à la jouissance avant de sortir du lit.

Elle ne peut pas croire que c'est un mardi comme les autres, même dans ce café, même pour ce café. Il est si anodin. Les murs sont du blanc passé des cafés de quartier. Les tables sont d'un bois classique, les chaises appareillées, sans goût particulier. Le comptoir est propre, les verres suspendus aussi. Personne n'entre en criant ou en riant d'une voix forte. Une seule particularité : les clients entrent un par un. Tous. À intervalles plus ou moins réguliers. Ils ne hochent pas la tête vers les uns ou les autres, ne serait-ce que vaguement. Ce n'est pas normal pour un café de quartier qui devrait être un café d'habituez.

Tous, oui tous, sans exception, l'observent à la dérobée depuis tout à l'heure ; chacun son tour, en laissant des espaces de temps entre eux, pour qu'elle ne se rende compte de rien, songe-t-elle. D'abord elle n'a rien vu. Elle aussi avait la tête penchée vers du papier, celui de son journal. Elle a fait un premier tri. D'une page à l'autre elle a retenu les articles les plus intéressants en sautant, évidemment, les pages sur l'économie. Puis elle est revenue au début. Et elle est repartie lire les meilleurs, ceux du

cahier économique, de la première à la dernière page, entre les lignes et jusqu'aux photos, en particulier celles des voitures dont elle est passionnée. Pendant ce temps, elle n'a pas levé le nez, sauf quand elle entendait la porte claquer. C'est ainsi qu'elle a compris qu'ils ne se connaissaient pas.

Ensuite, il y a eu, entre les articles qu'elle lisait, des espaces de temps pendant lesquels elle a levé la tête. À bien y songer, elle a ralenti sa lecture parce qu'elle a senti le vent d'un premier regard s'appesantir sur elle. Puis un deuxième, discret, qui s'infiltrait comme une mince épée. Au premier, elle n'a pas réagi. C'est le genre de chose qui se produit tout le temps — quelqu'un qui vous observe —, elle le sait, elle fréquente les cafés au moins une fois par fin de semaine et certains samedis elle en fait deux, parfois trois, quand elle pense à apporter aussi un roman ou une revue. De toute façon, les journaux du samedi sont eux-mêmes plus épais, sans doute pour distraire du congé.

Au deuxième regard, celui en lame d'épée, un picotement a parcouru sa nuque. L'intrusion venait d'un corps droit comme un *i*, ponctué d'un casque de cheveux épais et courts. Le regard s'est immédiatement abaissé lorsqu'elle l'a affronté malgré le picotement qui l'agaçait. Elle a tourné la tête pour observer la salle, des têtes ont plongé vers des feuilles de papier. Un seul a résisté. Un regard lourd qui la fixait sans la regarder, c'est du moins l'impression qu'il voulait donner. La personne qui jetait ce regard avait appuyé ses coudes sur la table, ses bras disaient qu'ils n'avaient pas l'intention d'en bouger. Le cou entre les épaules le confirmait. Malgré le brouillard qui traînait dans ces yeux, il était évident qu'ils s'intéressaient à elle, à moitié jaugeurs, à moitié apitoyés. Ça lui convient si peu. Elle est heureuse, elle n'a jamais accepté rien de moins. Pourquoi alors cette sorte de regard ? s'est-elle demandé en plongeant dans un article sur un viol. C'est sur ça qu'il faudrait réagir ! Elle a eu envie de découper l'article, de le faire voler à travers la pièce. Affamés (personne n'a de sandwich, que du café, du thé ou de la bière), ils se seraient peut-être précipités pour l'attraper au vol et elle

aurait pu en profiter pour sortir. Elle aurait envoyé l'argent de son addition par la poste. Seulement, elle ne songeait pas à partir. Pas encore.

Entre-temps, deux personnes s'étaient ajoutées aux cinq ou six déjà présentes. Encore du café, encore du papier ; et des cendriers occupés. Un mélange de fumées de tabac blond et brun, de cigarette et de pipe, parfumait la salle.

Dès qu'elle avait replongé dans sa lecture ralentie, les regards étaient revenus. Moins gênés, plus insistants et probablement parce que l'un d'entre eux avait osé tenir tête, les autres s'aventuraient hors de leur terrier, humant les odeurs. Ces regards avaient quelque chose qui tenait du nez. Ils fouinaient. Elle avait instinctivement précipité une main sous une aisselle puis l'autre. C'est toujours de là que vient la première odeur. Une toute petite odeur acide s'en dégageait. Elle savait qu'elle vérifierait dorénavant toutes les deux minutes, il en avait toujours été ainsi. Elle ne la supportait pas, cette odeur, et pourtant elle y retournait constamment, la palpait et se retenait (dans les lieux publics) de la renifler du bout des doigts.

Elle pensait à leur regard en nez. Malgré la petitesse de la salle, elle était heureusement en retrait. Moins gênés, plus insistants, pas tout à fait téméraires cependant. Tête et tronc immobiles, elle avait parcouru tous les regards. Ils s'étaient abaissés à tour de rôle, qui après hésitation, qui humblement, qui en faux-fuyant, qui avec soumission, qui avec un zeste de honte, qui en laissant filtrer un air de défi. Le regard lourd, à reculons bien sûr, avait lui-même fini par se replier.

C'est alors qu'elle avait entendu les grattements et les glissement de pantoufles qui traînent sur un plancher de bois et que quelque écharde vient parfois entraver et ralentir. Ce son, elle le reconnaissait entre tous. Elle l'avait entendu la première fois qu'elle avait joint Jasmina au téléphone. Quelqu'un avait répondu et crié : « Jasmina, tu prends ? » Elle n'avait pas entendu la réponse, seulement un bruit de pantoufles qui traînent sur une surface lisse et se rapprochent.

Pourtant, personne ne marchait. Les tables n'avaient pas bougé d'un millimètre. Elles étaient si bien disposées (de leur point de vue, pas du sien) — à croire que c'était prémédité — qu'elle était coïncée par un demi-cercle presque parfait. Il y avait à nouveau suffisamment d'indiscipline dans l'écart entre les tables pour laisser croire que rien de tout cela n'avait été organisé. Ce qui ne l'empêchait pas de se sentir cernée par une meute. Mais elle n'arrivait pas à définir de quelle sorte de meute il s'agissait.

D'où venaient-ils, ces glissements ? Et ces grattements ? En tout cas, ils apparaissaient de partout à la fois et s'arrêtaient brusquement quand les regards relevaient la tête et pointaient du nez vers elle. Des regards en nez de souris, se dit-elle dans un frisson, de minuscules billes qui reniflent un point fixe, pattes de devant levées. Ou bien — elle venait tout juste de le comprendre —, les bruits cessaient quand *elle* lançait son regard dans la salle. Elle réalisa que les grattements succédaient aux regards qui eux-mêmes succédaient aux grattements. Ce n'était donc pas l'un ou l'autre, comme elle l'avait d'abord cru, mais l'un après l'autre, l'un avant l'autre, dans le mouvement à deux temps de la locomotive qui, le rythme n'étant toutefois pas régulier, fait son chemin sur une voie ferrée sillonnant des montagnes et des collines. Pour un peu, elle aurait entendu le halètement de la machine, ce tempo qui avait inspiré tant de musiciens de blues.

Alors que les glissements et les grattements avaient pris la relève, elle tenta un regard en coin, pour passer inaperçue, avec l'idée de fouiller sous la ligne des têtes. Elle déterminerait peut-être la provenance des bruits. Elle tomba sur une demi-douzaine de têtes aux chevelures de toutes couleurs et de toutes longueurs. Elles étaient penchées vers la surface de leur table, certaines en contemplation devant leurs feuilles, d'autres absorbées par le mouvement de leurs doigts serrés autour d'une plume, d'un stylo ou d'un crayon, selon les uns et les autres. Certains écrivaient rapidement, d'autres hésitaient, quelqu'un releva brusquement la tête vers elle et son regard transparent

n'aperçut pas le sien. Ce n'était manifestement pas elle que ce regard traquait, plutôt une inspiration, songea-t-elle. Elle poursuivit son inspection.

Hasard ou complot ? Pourquoi elle ? Pourquoi ici et aujourd'hui ? Pourquoi cette insistance à s'accrocher à ses épaules ? Et ces feuilles qu'ils remplissaient de mots ? C'est bien elle qu'ils inspectaient avant d'écrire, qu'ils jaugeaient et examinaient, vers qui ils revenaient sans cesse, la coinçant entre les tenailles de leurs regards et resserrant leur étau rampant. Qu'avait-elle donc ? Elle n'osait pas vérifier dans le miroir placé à sa droite si tout allait, de la couleur de ses vêtements à l'allure de son visage ; de son cou et de ses bras à l'affaissement de ses épaules et à son port de tête. Rien de moi ne doit plus me ressembler, conclut-elle en se tâtant le visage, en glissant une main le long de son cou en sueur. Elle avait eu amplement le temps de sentir un tic se faufiler sous la peau de son visage. Les commissures de ses lèvres tressautaient malgré les muscles qu'elle tentait de mettre en branle pour les contrôler, ces muscles qu'elle avait développés du temps où elle jouait de la flûte traversière et qui avaient fait leurs preuves.

Pourtant, au début elle avait réussi à épousseter nonchalamment leurs regards accrochés à elle, comme on fait tomber du bout des doigts les pellicules qui s'incrustent sur les épaules et le haut du dos. Ça n'avait pas suffi. Ils étaient revenus à l'attaque de plus belle, gonflés et imbus d'eux-mêmes jusqu'à ce qu'elle vacille parce qu'ils lui rappelaient des sangsues. Elle faillit éclater d'un fou rire nerveux à cause de l'image qui s'imposait à elle : une meute de sangsues.

Quelqu'un fit racler une chaise. Elle se tassa sur la sienne. Un corps courbé se leva, ses pas légers atteignirent le comptoir, s'y immobilisèrent et repartirent peu après vers la porte — si je pouvais être à sa place, pensa-t-elle — et sortirent à l'air libre.

Un de moins, soupira-t-elle. Je les aurai à l'usure. Je me cramponnerai à ma table, à ma chaise, je fixerai les yeux sur un point blanc du mur jusqu'à ce qu'ils soient tous sortis.

Elle ne put résister longtemps, à peine cinq minutes au cours desquelles elle tenta de s'absenter mentalement du café, et à peine ce temps était-il passé qu'elle tourna machinalement la tête vers le regard lourd. Il était toujours là. Aussi pesant, aussi brumeux. Aussi obsédant, résuma-t-elle. Si seulement elle arrivait à l'affronter — de face et non de biais, comme elle l'avait fait jusqu'à maintenant —, si elle réussissait à abattre l'insolence qui s'y nichait, si elle avait la force d'y consacrer le temps qu'il fallait en ne faiblissant pas un seul instant, alors, parce que plus timides, les autres reculeraient à leur tour. Définitivement. La meute, elle en était convaincue, suivrait le chef.

Le regard lourd tressaillit une fraction de seconde lorsqu'il réalisa qu'elle immobilisait son regard — après tout elle en possédait un elle aussi — devant lui. Bien sûr il retrouva sa force, mais il avait tout de même relâché la pression pendant un moment. Elle se permit un battement de paupières pour lui signifier qu'elle avait vu la faille et qu'elle avait l'intention de l'agrandir jusqu'à ce qu'il ne reste face à elle qu'une paire d'yeux vides. Ce petit geste lui donna de l'aplomb. Les muscles de son visage se relâchèrent, elle s'appuya confortablement au dossier de sa chaise. Elle était prête à soutenir un long siège. Sa main droite ne trembla pas lorsqu'elle partit à la recherche de son paquet de cigarettes que d'ailleurs elle trouva immédiatement. Elle fit tous les gestes nécessaires pour allumer sa cigarette sans que son regard perde une once d'intensité ou se détourne du regard qui, pour le moment, continuait à la narguer.

Une toux discrète joua du tic tac. Était-ce pour détourner son attention ? Ou était-ce nerveux ? Elle raidit le cou, quitta le regard lourd, se força à balayer lentement le demi-cercle, s'attarda un instant à la place abandonnée, continua jusqu'à la toux et découvrit une tête de fouine qui se balançait de gauche à droite tandis qu'un peu plus bas des doigts enserraient un crayon à s'en blanchir les jointures. Ce fut plus fort qu'elle, elle se reconnut dans cet objet auquel la main s'accrochait. Elle s'ébroua pour se prouver qu'elle avait une existence propre,

douée de la faculté de se mouvoir quand et comme elle l'entendait. Et tant pis s'ils jugeaient ce geste déplacé.

La toux se tut. Elle décida de prendre cela comme une victoire pour effacer le sentiment qu'elle n'aurait pas dû quitter le regard lourd auquel elle n'osait plus revenir de peur d'y lire une lueur de victoire. Dans ce cas, il faudrait tout recommencer à zéro. Comment obtenir à nouveau ce tressaillement qui lui avait fourni sa seule source d'espoir ?

Pourtant, mais imperceptiblement, l'atmosphère changeait. Certains corps montraient des signes de fièvre, s'agitaient même sur leur chaise. Et surtout, surtout, lorsque des regards redressaient la tête, ce n'était plus pour se poser sur elle, non, ils regardaient furtivement un coin du mur derrière elle, situé juste au-dessus de son épaule droite. Elle songea à la soulever pour leur dissimuler ce point qui agissait sur eux comme un aimant. Au lieu de cela, en grand seigneur, elle l'abassa avec une ironie destinée à leur faire comprendre qu'elle condescendait à faire place nette à leur nouvelle fixation. Cela dit, elle se demandait ce qui si soudainement les attirait sur ce mur. Pourtant, elle refréna son envie de se retourner d'un bloc, car si elle l'avait fait, il aurait fallu que ce soit par un geste qui ne s'excusait pas de sa curiosité. Question de dignité.

L'objet ou le point ou la tache qui attirait les regards, alors que jusqu'à maintenant il ou elle n'avait exercé sur eux aucune espèce de fascination, cet objet, ce point ou cette tache ne les absorbait pas longtemps. Les regards, au contraire, s'en détachaient rapidement. Et pourtant, ils y revenaient constamment. Et plus les regards y revenaient souvent, plus ils devenaient inquiets.

Un long soupir — de soulagement, crut-elle comprendre — se fit entendre à l'extrémité droite du demi-cercle. Cela ne provenait donc ni du regard lourd ni du visage de fouine. Pour la deuxième fois, des pas parcoururent le café et entamèrent leur voyage au-dehors après avoir franchi la porte qui était restée entrouverte.

Attirante, cette porte par laquelle un air vif se faufilait jusqu'à elle. Pourtant, elle ne broncha pas, l'idée même de se lever ne

l'effleura pas cette fois-ci. Elle aurait simplement souhaité être tout près de la porte et n'avoir qu'à tendre le bras pour sortir.

Quant aux regards restants, ils avaient sursauté au bruit des pas. La tension était montée d'un cran et l'objet, le point ou la tache les attirait d'autant plus. Ils y revenaient constamment et cela valait aussi pour le regard lourd qui ne s'occupait à peu près plus d'elle.

Sortir maintenant ? Oui et non. Oui, pour s'abstraire des regards ; non, pour connaître le fin mot de l'histoire. Par dignité aussi.

Elle dut se rasseoir. Oui, elle dut le faire parce qu'elle avait inconsciemment pris son paquet de cigarettes et s'était soulevée de sa chaise. Mais elle le fit avec un petit sourire au coin des yeux en espérant, elle ne savait trop pourquoi, que le regard lourd allait le remarquer.

Tout se passa vite, bien trop vite pour qu'elle contrôle ses réactions. Lorsqu'elle réussit à ordonner ses souvenirs, plus tard ce soir-là, elle reconstitua le déroulement des événements. C'est une sonnerie qui avait tout déclenché. Cette sonnerie provenait du pan de mur situé derrière son épaule droite. À son déclenchement, tout le monde avait sursauté. Elle aussi, mais c'était logique puisqu'elle ne savait pas ce qu'il y avait au-dessus de son épaule. Eux, par contre, n'auraient pas dû être surpris. En fait, ils avaient été plutôt affolés que surpris. Son paquet de cigarettes devait être encore dans sa main parce que ce fut là qu'elle le retrouva une fois qu'elle se rendit compte qu'elle était dehors. Elle ne s'était pas vue se lever, traverser le café, attraper le coin de la porte, l'ouvrir et partir. Elle ne se vit qu'une fois sortie et fut soulagée d'avoir ses cigarettes en main. Elles lui serviraient.

Elle s'était éloignée en se disant qu'elle enverrait l'argent de son addition par la poste. Elle s'était donc obligée à revenir sur ses pas pour lire le nom du café et bien qu'elle fût quand même assez éloignée, elle entrevit le mur du fond à travers la vitrine. Cet objet, ce point, ce coin ou cette tache, c'était une horloge ronde avec de larges aiguilles.

Pourtant, elle ne se jura pas de ne jamais retourner dans un café qui afficherait une si grosse horloge avec de telles aiguilles et qui sonne sans crier gare. Par contre, elle se jura de ne jamais retourner dans un café un mardi, ni aucun jour de la semaine. Elle reprendrait ses habitudes du samedi, peuplées de familles et de groupes de lendemain de veille qu'aucune horloge n'oserait affoler un jour de repos.

Ce qui ne l'empêcha pas, le samedi suivant, de vérifier tous les murs du café dans lequel, accompagnée de son journal, elle venait d'entrer. Cela ne l'empêcha pas non plus de regarder autour d'elle. À part elle, il n'y avait pas de client solitaire.

Rassurée, elle déplia son journal, mit de côté le cahier consacré à l'économie, et fit distraitemment le tour des autres sections. Un titre en première page d'une section s'imprima sur sa rétine avant même qu'elle n'en comprît le sens et, lorsque cela fut fait, elle se précipita sur les phrases qu'elle lut si rapidement qu'elle n'en saisit que quelques mots : écrivains... une heure... café... inconnue... et, au bas de la colonne : suite page 6. Elle tourna fébrilement les pages, tomba successivement sur la page 4 et la page 10. Même si ses doigts tordaient le papier, elle trouva enfin la page 6. Le grand titre était reproduit en lettres plus petites :

L'écrivain du quotidien

La semaine dernière, huit écrivains montréalais ont répondu au défi que leur avait lancé le journal. Ils se sont rendus dans un café anodin d'un quartier tranquille afin de décrire...

La chaise tomba. Son mouvement avait été vif et violent. Elle s'en fichait, elle ne l'avait même pas remarqué, elle n'avait pas entendu le bruit mat de la chaise qui tombait. Elle n'avait pas vu non plus les regards la suivre dans sa course. Elle n'avait qu'une seule idée en tête : téléphoner au journal pour les sommer de payer l'addition. Après tout, elle n'avait pas encore envoyé son chèque au café. Il fallait qu'elle trouve une cabine au plus vite.